Corrigé – Brevet 2013 – Français – Métropole

Laurent Gaudé, Le Soleil des Scorta (2004) : la traversée vers New York, Remplacer « nous » par « ils », Georges Perec, Ellis Island (1980), Rédaction (imagination) : les premiers jours à New York, Rédaction (réflexion) : le monde d'aujourd'hui laisse-t-il place à un ailleurs qui fasse rêver ?

Corrigé détaillé rédigé par Ben, professeur particulier – benprofparticulier.fr

Questions – Laurent Gaudé, Le Soleil des Scorta (2004) : la traversée vers New York *(15 pts)*

1. a) Il s'agit de l'**Amérique** (plus précisément l'Amérique du Nord et les États-Unis) : les émigrants se sont « tournés vers l'Amérique » (l. 10) et le paquebot entre ensuite « dans la baie de New York » (l. 18).

1. b) « Les crasseux » désigne les émigrants pauvres qui voyagent sur le paquebot, et parmi eux la narratrice et sa famille, puisqu'elle écrit « les crasseux comme nous ». Ce sont les mêmes que les « crève-la-faim » (l. 2) et les « Miséreux d'Europe au regard affamé » (l. 4). La formulation est familière et très péjorative : elle réduit ces personnes à leur saleté et à leur misère, comme le ferait le regard méprisant des riches. En l'employant pour parler d'elle-même, la narratrice fait preuve de lucidité, voire d'autodérision. Le contraste avec « les bienvenus » est frappant : ces gens que l'on rejette partout espèrent enfin être accueillis quelque part.

2. Les personnages attendent d'abord de ce pays une vie nouvelle : Domenico murmure « La vie commence » (l. 9) et la narratrice explique qu'ils ont laissé couler les jours « avec bonheur puisque le monde commençait » (l. 17). Ils espèrent un monde totalement différent de celui qu'ils quittent, et meilleur : ils rêvent « que tout là-bas soit différent, les couleurs, les odeurs, les lois, les hommes. Tout. Plus grand. Plus doux. » (l. 11-12). Ils fuient la misère et la faim (« crève-la-faim », l. 2 ; « au regard affamé », l. 4) et attendent donc une vie plus facile, plus juste (« les lois ») et plus humaine (« Plus doux »). Enfin, ils espèrent être accueillis et reconnus, dans un « continent où les crasseux comme nous étaient les bienvenus » (l. 14).

3. a) Les personnages passent par plusieurs sentiments au fil du voyage.
– *Au départ*, ils éprouvent de la **peur** et de la méfiance : « nous nous sommes tenus par la main pour ne pas nous perdre dans la foule » (l. 5) et ne trouvent pas le sommeil, « craignant que des mains vicieuses ne nous dérobent la couverture » (l. 6-7). S'y ajoute la **tristesse** de quitter leur pays : « nous avons pleuré lorsque l'immense bateau a quitté la baie de Naples » (l. 8).
– *Pendant la traversée*, domine l'**espoir**, mêlé d'impatience et de rêverie : ils attendent « le jour où les côtes seraient en vue, espérant, dans des rêves étranges » (l. 10-11), restent « agrippés des heures au parapet, rêvant » (l. 13), et les jours passent « avec bonheur » (l. 17).
– *À l'arrivée dans la baie*, c'est une **joie** intense, presque une euphorie : « La joie de ce jour, don Salvatore, je ne l'oublierai jamais. Nous dansions et criions. » (l. 19-20), « Une agitation frénétique avait pris possession du pont » (l. 20), « un brouhaha de joie et d'impatience » (l. 24-25).
– *À Ellis Island*, ils éprouvent d'abord de la **désorientation** devant la foule et les langues inconnues : « Nous aurions pu nous sentir perdus. Nous étions étrangers. Nous ne comprenions rien. » (l. 28-29), puis un surprenant **sentiment d'appartenance** : « Nous avions la conviction que nous étions ici à notre place. » (l. 29-30).

3. b) Le sentiment est qualifié d'« étrange » parce qu'il est paradoxal et inattendu. Logiquement, les personnages devraient se sentir perdus : ils sont entourés par « le monde entier », ne comprennent pas les langues et sont « étrangers » (l. 28). La conjonction « Mais » (l. 29) introduit pourtant le sentiment inverse : « Nous avions la conviction que nous étions ici à notre place » (l. 29-30). Ce sentiment ne s'explique pas par la raison : c'est parce que tout le monde est étranger à Ellis Island que personne ne l'est vraiment, et la narratrice se sent chez elle dans ce lieu où elle ne connaît rien. L'adjectif fait aussi écho aux « rêves étranges » de la traversée (l. 11) : le rêve semble se réaliser.

4. Les deux temps utilisés sont l'**imparfait de l'indicatif** (« se dirigeait », « dansions », « criions ») et le **futur simple de l'indicatif** (« oublierai »).
– L'imparfait exprime des actions passées vues dans leur déroulement, sans limites précises : le lent mouvement du paquebot (renforcé par l'adverbe « lentement ») et l'agitation joyeuse des passagers, qui dure et se répète. Ce sont des actions d'arrière-plan qui forment le tableau de l'arrivée.
– Le futur simple renvoie au moment où la vieille femme parle à don Salvatore : il exprime une certitude tournée vers l'avenir. La narratrice affirme, depuis son présent, que ce souvenir restera gravé en elle jusqu'à sa mort. Ce changement de temps fait sortir le lecteur du récit et souligne l'émotion toujours vive de ce souvenir d'enfance.

5. a) Ce sont deux **phrases non verbales** (phrases nominales) : elles ne contiennent aucun verbe conjugué. Elles sont construites autour de noms (« Miséreux », « Familles », « gamins ») enrichis d'expansions : le complément du nom « d'Europe », le complément du nom « au regard affamé », les adjectifs épithètes « entières » et « esseulés ». Dans la seconde, les deux groupes nominaux sont coordonnés par « ou ».

5. b) Ces phrases courtes et sans verbe produisent un effet d'énumération rapide, comme des instantanés pris sur le pont : le lecteur voit défiler la foule des passagers. Le rythme haché insiste sur la misère de ces gens, réduits à leur faim et à leur solitude (« affamé », « esseulés »), et les rend anonymes, comme une masse. Cela suscite la pitié et l'émotion du lecteur.

6. Domenico a raison, au moins en partie. Pour ces émigrants, le départ est bien une naissance : ils quittent la misère de l'Italie du Sud, où ils n'étaient que des « crève-la-faim » (l. 2), pour une « terre nouvelle » (l. 21) où tout semble possible. La narratrice reprend d'ailleurs l'idée avec la formule « le monde commençait » (l. 17), et à l'arrivée elle affirme : « Nous avions la conviction que nous étions ici à notre place » (l. 29-30) : une nouvelle vie, choisie et pleine d'espoir, commence. Cependant, cette phrase traduit surtout un rêve. Le chapeau précise que la famille « a tenté » de s'installer à New York, ce qui laisse penser que la tentative a échoué. Historiquement, l'arrivée à Ellis Island était une épreuve : examens médicaux, interrogatoires, et parfois refoulement vers l'Europe. Ceux qui restaient connaissaient souvent la pauvreté, des logements surpeuplés et des métiers épuisants, comme le montre le film *Golden Door* d'Emanuele Crialese (2006), qui suit une famille sicilienne jusqu'à Ellis Island. Domenico a donc raison de croire qu'une vie nouvelle commence, mais elle sera sans doute plus dure que celle dont il rêve sur le pont.

> 💡 **Astuce.** Pour une question d'opinion notée sur 3 points, construis un vrai paragraphe : ta réponse (« oui, en partie »), deux citations du texte avec les lignes, puis une nuance appuyée sur ta culture (lecture, film, histoire).

Réécriture – Remplacer « nous » par « ils » *(4 pts)*

Texte réécrit :

> « Comme tous les autres, **ils se sont** tenus par la main pour ne pas **se** perdre dans la foule. Comme tous les autres, la première nuit, **ils** n'**ont** pu trouver le sommeil, craignant que des mains vicieuses ne **leur** dérobent la couverture **qu'ils se partageaient**. »

Modifications : « nous nous sommes tenus » devient « ils se sont tenus » (le pronom réfléchi « nous » devient « se », l'auxiliaire être passe à la 3e personne du pluriel ; le participe passé « tenus » reste au masculin pluriel, accordé avec « se », qui représente le sujet « ils ») ; « nous perdre » devient « se perdre » ; « nous n'avons pu » devient « ils n'ont pu » ; « ne nous dérobent » devient « ne leur dérobent » (« nous » est ici complément d'objet indirect : il devient « leur », sans -s car c'est un pronom) ; « que nous nous partagions » devient « qu'ils se partageaient » (élision de « que », terminaison -aient de l'imparfait à la 3e personne du pluriel).

> ⚠ **Piège.** Chaque « nous » a une fonction différente : sujet (→ ils), réfléchi (→ se) ou complément indirect (→ leur). Le pronom « leur » placé devant un verbe ne prend jamais de -s.

Dictée – Georges Perec, Ellis Island (1980) *(6 pts)*

Dictée : pas de corrigé, le texte est lu par l'examinateur.

Sujet 1 – Rédaction (imagination) : les premiers jours à New York *(15 pts)*

Analyse de la consigne. Il faut écrire la **suite du texte** de Laurent Gaudé : un récit à la **première personne**, raconté par la même narratrice, la vieille femme qui se souvient de son enfance et s'adresse à don Salvatore (on peut l'interpeller de temps en temps, comme dans le texte). Le récit porte sur les **premiers jours** des personnages à New York : la sortie d'Ellis Island, la découverte de la ville, la recherche d'un logement et d'un travail. Les temps du passé s'imposent (passé simple et imparfait, comme à la fin du texte), avec quelques passages au présent ou au futur pour les réflexions de la narratrice âgée. Il faut respecter la cohérence : la fin des années 1920, Domenico, des enfants pauvres venus du sud de l'Italie. Longueur : au moins deux pages, soit une cinquantaine de lignes. Les critères de réussite : la continuité avec le texte, l'expression des sentiments (émerveillement, peur, désillusion, espoir), des descriptions précises de la ville, une langue correcte et variée. Hors-sujet à éviter : raconter toute une vie à New York, ou changer de narrateur.

Plan / brouillon

- Le contrôle à Ellis Island : examen médical, peur, puis soulagement.
- L'arrivée à Manhattan : gigantisme, bruit, odeurs ; le rêve à la fois réalisé et déçu.
- Little Italy : la langue retrouvée, un logement misérable et surpeuplé.
- Les jours suivants : travail épuisant, mépris de certains habitants.
- Fin : le soir sur le toit, l'espoir intact ; retour à « La vie commence ».

Rédaction modèle

> Le lendemain, on nous fit passer un à un devant des hommes en uniforme. Je me souviens de leurs gants blancs, don Salvatore, et de leurs yeux qui ne nous regardaient pas. Un médecin me souleva les paupières avec un petit crochet de métal ; j'eus si peur que je serrai la main de Domenico à lui faire mal. Il me souffla de ne surtout pas pleurer. Devant nous, un employé traça une lettre à la craie sur le manteau d'un vieil homme, et nous ne le revîmes jamais. Nous, on nous laissa passer. Je crois que je n'ai jamais respiré aussi fort qu'en sortant de ce grand hall.
>
> Un bac nous déposa à Manhattan. Là, tout ce dont nous avions rêvé sur le pont se révéla à la fois vrai et faux. Les immeubles étaient plus hauts que tous les clochers de notre pays réunis, les rues ne finissaient jamais, et les tramways, les charrettes, les automobiles passaient dans un vacarme qui nous faisait sursauter. Les odeurs étaient différentes, comme je l'avais espéré : odeurs de charbon, de friture, de crottin et de mer mêlées. Mais personne ne nous attendait.
>
> Domenico gardait dans sa poche l'adresse d'un cousin de don Giorgio, griffonnée sur un papier tant de fois plié qu'on la lisait à peine. Nous marchâmes des heures avant de trouver Mulberry Street. Là, enfin, nous entendîmes parler notre langue. Des femmes s'interpellaient d'une fenêtre à l'autre, des enfants couraient pieds nus entre les étals, et un marchand de fruits nous lança une orange en riant. Le cousin nous installa dans une pièce sans fenêtre, au cinquième étage d'un immeuble où s'entassaient déjà neuf personnes. Nous dormions à plusieurs sur le même matelas. La nuit, j'entendais le métro aérien gronder et je pensais à la mer de chez nous.
>
> Les jours suivants, Domenico partit chaque matin avant l'aube chercher du travail. Il revenait le soir, les épaules basses, les mains écorchées par les caisses qu'il avait portées sur les quais pour quelques cents. Moi, j'aidais la femme du cousin à coudre des boutons sur des chemises, des centaines de boutons, jusqu'à ne plus sentir mes doigts. Ce n'était pas le pays « plus doux » dont nous avions rêvé, don Salvatore. Dans la rue, on nous bousculait, et certains nous lançaient des mots dont nous ne comprenions pas le sens, mais dont nous devinions très bien le mépris.

> Et pourtant, le soir, nous montions sur le toit de l'immeuble. La ville s'allumait de mille lumières, comme si quelqu'un avait renversé les étoiles sur la terre. Domenico me montrait du doigt les tours qu'il construirait un jour, disait-il, et je riais de toutes mes forces. Nous mangions notre pain en contemplant ce monde immense qui ne savait même pas que nous existions. Nous étions pauvres, nous étions fatigués, mais personne ne pouvait nous empêcher de rêver. Je crois que c'est cela que Domenico voulait dire, sur le pont du paquebot, lorsqu'il avait murmuré que la vie commençait.

Sujet 2 – Rédaction (réflexion) : le monde d'aujourd'hui laisse-t-il place à un ailleurs qui fasse rêver ? *(15 pts)*

Analyse de la consigne. Il s'agit d'un **texte argumentatif** : on donne son avis sur une question, dans un développement « argumenté et organisé » d'au moins deux pages (une cinquantaine de lignes). Les mots clés sont « le monde d'aujourd'hui » (mondialisation, transports, Internet), « un ailleurs » (un lieu lointain, différent de chez soi, mais aussi un ailleurs imaginaire) et « qui fasse rêver » (qui attire, émerveille, donne de l'espoir). La question invite à peser le pour et le contre : un plan en deux parties (oui, le monde semble avoir perdu son mystère / mais le rêve d'ailleurs reste vivant) est le plus efficace. Critères de réussite : introduction qui pose la question, arguments illustrés d'exemples précis (le texte de Laurent Gaudé, des lectures, des films, l'actualité), connecteurs logiques, conclusion qui répond clairement. À éviter : raconter un voyage personnel sans argumenter, ou une simple liste d'exemples.

Plan / brouillon

- Introduction : les émigrants du texte rêvaient d'une Amérique où tout serait « différent » ; aujourd'hui la Terre semble entièrement connue. Problématique.
- I. Un monde qui semble avoir perdu son mystère : tout est cartographié et photographié ; uniformisation et tourisme de masse ; pour les migrants, l'ailleurs tourne souvent au cauchemar.
- II. Un rêve d'ailleurs toujours vivant : des espaces encore inconnus (océans, espace) ; le voyage reste une expérience unique ; l'ailleurs de l'imaginaire et de l'espoir.
- Conclusion : l'ailleurs a changé de forme, il dépend du regard qu'on porte sur le monde.

Rédaction modèle

> Dans *Le Soleil des Scorta* de Laurent Gaudé, des émigrants italiens de la fin des années 1920 traversent l'Atlantique en rêvant d'une Amérique où « tout là-bas soit différent ». À cette époque, l'ailleurs était un mystère que l'on ne connaissait que par les récits. Aujourd'hui, on peut traverser la planète en une journée d'avion et voir n'importe quel pays sur un écran. Le monde d'aujourd'hui laisse-t-il encore place à un ailleurs qui fasse rêver ? Nous verrons d'abord que la mondialisation semble avoir fait disparaître le mystère de l'ailleurs, puis que ce rêve demeure pourtant bien vivant, sous des formes nouvelles.
>
> Tout d'abord, la Terre semble n'avoir plus de secrets. Les satellites ont photographié chaque recoin du globe, et une application de cartes permet de se promener virtuellement dans une rue de Tokyo ou de Rio sans quitter sa chambre. Avant même de partir en vacances, on a vu des centaines de photos de sa destination : la surprise disparaît. De plus, la mondialisation uniformise les lieux. On retrouve les mêmes enseignes, les mêmes vêtements et les mêmes séries d'un continent à l'autre, et le tourisme de masse transforme les sites les plus célèbres en files d'attente, comme à Venise ou devant la tour Eiffel. Enfin, pour beaucoup d'êtres humains, l'ailleurs n'est plus un rêve mais un cauchemar : chaque année, des migrants risquent leur vie en traversant la Méditerranée sur des embarcations de fortune, et ceux qui arrivent sont souvent mal accueillis, un peu comme les « crasseux » du texte qui espéraient être « les bienvenus ».
>
> Pourtant, l'ailleurs n'a pas cessé de faire rêver. D'abord, il reste des espaces presque inconnus : les grands fonds océaniques sont encore peu explorés, et l'espace fascine plus que jamais. Les missions de l'astronaute Thomas Pesquet à bord de la Station spatiale internationale ont été suivies par des millions de jeunes, et les projets d'envoyer des humains sur Mars font rêver toute une génération. Ensuite, aucune image ne remplace l'expérience réelle du voyage : l'odeur d'un marché, une langue que l'on ne comprend pas, une rencontre inattendue. Un séjour linguistique ou un échange scolaire suffit à faire découvrir une autre manière de vivre.

> Enfin, l'ailleurs existe aussi dans l'imaginaire. Les romans de Jules Verne, comme *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, continuent de transporter les lecteurs, et le cinéma invente sans cesse des mondes nouveaux. Pour certains, l'ailleurs reste surtout l'espoir d'une vie meilleure, exactement comme pour Domenico qui murmure « La vie commence » en quittant Naples.
>
> En conclusion, le monde d'aujourd'hui, plus connu et plus uniforme, a sans doute perdu une partie du mystère qui faisait rêver les voyageurs d'autrefois, et l'ailleurs peut même devenir un piège pour ceux qui fuient la misère. Mais le rêve d'ailleurs n'a pas disparu : il s'est déplacé vers l'espace, vers les océans, vers les rencontres et vers l'imaginaire. À mon avis, l'ailleurs fait toujours rêver, à condition de savoir encore regarder le monde avec curiosité.

Conseils pour le jour J

Gère bien ton temps dans la première partie : 1 h 10 pour les questions et la réécriture, puis la dictée. Commence par lire deux fois le texte en repérant les étapes du voyage (départ, traversée, arrivée, Ellis Island) : c'est la clé des questions 2, 3 et 6. Chaque réponse doit être rédigée et appuyée sur des citations exactes entre guillemets avec le numéro de ligne ; une affirmation sans citation ne rapporte qu'une partie des points.

À la question 4, nomme précisément les temps (« imparfait de l'indicatif », « futur simple de l'indicatif ») avant de les justifier : on oublie souvent que le futur renvoie au moment où la vieille femme parle. Pour la réécriture, souligne au brouillon tous les « nous » et identifie leur fonction avant de les remplacer, puis relis chaque accord.

Pour la rédaction, respecte la longueur minimale (une cinquantaine de lignes en écrivant une ligne sur deux, donc beaucoup de pages de copie) et garde 10 minutes de relecture. Le sujet d'imagination doit rester fidèle au texte : même narratrice, même époque, mêmes personnages, temps du passé. Pour le sujet de réflexion, deux parties équilibrées avec des exemples précis valent mieux qu'une longue liste d'idées.

Ce document est la propriété intellectuelle de Ben, professeur particulier (benprofparticulier.fr), protégée par le Code de la propriété intellectuelle (art. L. 111-1 et L. 122-4). Il est mis à disposition pour un usage personnel de révision. Toute reproduction, diffusion, mise en ligne ou revente, totale ou partielle, sans autorisation écrite est interdite et constitue une contrefaçon (art. L. 335-2).